

LES VIA FERRATA

Boutroy Eric, 1996 (Extraits)

DEFINITION

Une Via Ferrata est un équipement sportif installé dans des parois rocheuses qui ne seraient autrement praticables que par des techniques d'escalade (alpinisme) classique. Il s'agit d'un itinéraire équipé fixement de divers appuis artificiels (marchepieds, crampons, échelles métalliques...) visant à faciliter la progression (parfois unique moyen de franchissement), complété par des câbles d'acier qui permettent au grimpeur de s'assurer tout au long de l'escalade. Est considéré comme Via Ferrata une voie complètement aménagée, continue, et non un simple passage au milieu d'une randonnée sur sentier.

J'ajouterai une liste de quelques définitions glanées au fil des ouvrages et articles :

" approche facilitée et même ludique du monde de la montagne rocheuse "

" sport passerelle entre randonnée et escalade "

" compromis entre alpinisme et randonnée "

" activité à mi-chemin entre escalade et luna-park "

" activité touristique prometteuse "

Déjà les visions diffèrent...

ORIGINES HISTORIQUES

On pourrait remonter à la naissance de l'alpinisme pour retrouver les premières traces des viaferrata : en effet les premières conquêtes de la montagne se firent par des moyens de progressions artificiels. C'est à renforts d'échelles (les échelleurs charpentiers de la première ascension du mont Aiguille en 1492, " Antoine de Ville, père de l'alpinisme, le voilà aussi fondateur de l'escalade artificielle "), de coins de bois, de cordes et autres instruments que l'homme a réussi à " dompter " la nature sauvage pour en faire son terrain de jeu. Ainsi toujours au Mont Aiguille, en 1876, pour la tentative du capitaine Gallet, " près de 400 mètres de câbles en chanvre et une ample provision de chevilles, crampons et anneaux de fer sont mis en œuvre ".

Si depuis longtemps " l'homme s'est ingénié à aménager la montagne pour qu'elle devienne moins inhumaine, [...] elle est un des lieux où il joue son rapport à la nature ", les premières viaferrata sont nées dans les Dolomites (lieu mythique de l'alpinisme en Italie) à des fins stratégiques. Durant la guerre de 1914-1918 cette zone frontalière fut le théâtre de violents affrontements entre Italiens et Autrichiens. On se battait pour conquérir les sommets, emplacements clés pour les fortins mais dur d'accès. On installa pour s'y déplacer des échelles, des câbles, des ponts, des tunnels. Certains des ouvrages de cette triste époque, d'abord conservés puis restaurés devinrent après la guerre un lieu de pèlerinage pour les anciens soldats. Depuis l'époque de ces commémorations (l'entretien est le fait notamment d'un groupement l'Association des Amis des Dolomites), les via ferrata des Alpes orientales se sont transformées en une activité très populaire. Il y aurait aujourd'hui là bas plus d'une centaine de via ferrata dignes d'intérêts.

En France, on ne retrouve pas de circuit de cette ampleur. Cela fait seulement quelques années qu'ont été créés des via ferrata en tant que telles, les premières étant nées dans le Briançonnais. Je ferai quelques remarques sur lesquelles j'aurais le temps de revenir plus loin dans mon travail : Ces viaferrata " françaises " ont été voulues dès le départ comme une fin en soi, nées de collaborations entre décideurs (élus locaux...) et professionnels (guides...), dans le contexte de revalorisation de villages (promotion culturelle et sportive). Elles sont en France au cœur des polémiques, ces aménagements étant le point de rencontre de plusieurs conceptions éthiques de la montagne, chacune se revendiquant comme " universelle ". On a donc assisté à un certain nombre de sabotages d'équipements, l'affaire la plus importante restant celle du Mont Aiguille (en prévision des fêtes du cinquième centenaire de sa première ascension, une viaferrata avait été tracée dans l'itinéraire d'une voie d'escalade ; scandale, dénonciation d'une " banalisation " et démontage complet par un commando parisien). Les itinéraires français sont donc bien dénombrables, seulement une quinzaine de circuits : Freissinières, l'Aiguillette du Lauzet, les Vigneaux et l'Aiguille de Luce étant les sites les plus connus. Connues, en effet, parce que bien que récentes les viaferrata sont un grand succès : plus de 5 000 passages par an aux Vigneaux, presque autant pour l'Aiguillette du Lauzet ! On voit que nous ne sommes pas devant un phénomène marginal et qu'il y a de quoi attirer les convoitises.

(...)

VERS UNE MICRO-CULTURE ?

La notion de culture en sciences humaines est centrale et elle est en même temps un concept touffu et polysémique. Dans le cadre d'un travail sur une identité sportive, une micro-culture pourrait être définie comme le patrimoine commun à tous les pratiquants d'une activité, susceptible de se transmettre d'une génération à une autre, ou plutôt des espaces légitimés comme détenteurs de savoir, de savoir faire (professionnels, sportifs reconnus...). Et c'est entre autre à travers la lecture des ouvrages prescripteurs et dans le contexte d'une activité en construction que l'on pourrait lire ces traits communs transmis, facteurs de cohésion interne et de reconnaissance. Quels pouvaient être les indices, les indicateurs susceptibles d'être saisis de cette possible nouvelle " culture " montagnarde ... un matériel original ? Des techniques spécifiques, un certain nombre d'éléments langagiers (vocabulaire particulier, néologismes, procédés linguistiques...) ? Une histoire autonome ? Des référencessingularisantes ?

Lorsque j'ai commencé à travailler sur le discours produit, avec comme source les moyens d'expression publique (avis autorisés et normatifs) je me suis rendu compte que l'approche de type " micro-culture " allait se révéler limitée. En effet mon travail se bloquait sur ces éléments distinctifs : servaient-ils de miroir (identitaire) à un groupe (dont finalement l'existence autonome restait " improbable ") ? Ou bien ne risquaient-ils pas de n'être que des modèles, des " moules " dans lesquels j'allai " plaquer " des signes piochés de ci de là ? Je craignais de trop " construire " mon objet et ainsi de m'y perdre. J'ai donc déplacé mon point d'approche, la via ferrata étant partageable en tant qu'expérience commune, collective. Je suis parti à la recherche de ce qui pourrait solidariser les gens à travers une pratique : non en tant que détermination des comportements mais en tant que perception. Or percevoir, c'est projeter du sens sur un événement. J'ai considéré la via ferrata comme un lieu investi d'une certaine forme d'imaginaire. Il m'apparaît donc nécessaire de voir comment est ce que la pratique est dite et écrite.

Ainsi, ce n'est pas avec une problématique particulière que j'ai approché les " sentiers du vertige ", mais avec une perspective générale, peut-être à la recherche des significations revêtues par cette pratique inédite. C'est ce qui peut être partagé dans l'attrait qu'exerce cette activité ? Nous allons donc partir maintenant explorer le discours des médias pour essayer d'analyser la constellation sémantique qui s'y dessine : nous traverserons cet univers symbolique, décollant de l'Italie dolomitique pour se plonger dans le vide, l'implicite et parfois l'inconscient, à la recherche du grand frisson qui nous élèvera peut-être vers une montagne inédite.

LES VIA FERRATA : UN RESERVOIR DE SIGNIFICATIONS

UNE SPECIFICITE FRANCAISE

" Freissinière est historiquement la première viaferrata moderne de l'Hexagone. "

Au fur et à mesure des textes, les viaferrata label français sont présentées comme autonomes. Il s'agit de ne pas oublier que la question de l'identité se règle dans le rapport au même et à l'autre. L'activité se pose comme nouvelle et authentique par assimilation et distinction. Elle va ainsi être légitimée selon un certain héritage historique.

- Le premier constat est que les articles tracent une forte frontière de sujet : on écrit soit sur les viaferrata dolomitiques soit sur les viaferrata françaises. L'imagerie des premières (sans se lancer dans une analyse fouillée) véhicule ampleur, austérité, contemplation et autre solitude sauvage. Leur attachement géographique (un lieu renommé), historique (genèse sanglante pendant la grande guerre...) inscrivent les viaferrata dolomitiques de plein pied dans l'histoire de l'alpinisme, au cœur d'un certain patrimoine (avec ses espaces mythiques, ses figures légendaires, ses lettres d'or, sa littérature, ses associations...). Les parcourir, c'est se donner l'opportunité de passer *" l'une des dernières portes entrouvertes sur l'âge d'or de ce massif "*. Ceux qui franchissent ce pas se doivent de *" connaître toute la magie de ces lieux romantiques porteurs de tant de symboles et d'histoire "*.

" L'abîme et la verticalité ont été inventées ici "

" on peut y côtoyer le mythe, prolonger le rêve "

" Pour ceux " qui rêvent d'instant privilégiés, être dans l'intimité des montagnes "

Cette 'spécialité' apparaît comme une véritable course de haute-montagne. Mais en France on ne trouve quasi-aucune trace de ces références.

" Il s'agit de montagne où la sensation de vide prime sur la contemplation "

Rappelons que la présentation est bien séparée selon les articles : 2 dossiers concernent l'Italie, 5 pour les via

ferrata françaises (seul l'ouvrage de G.Papandréou s'intéresse au deux en même temps, tout en expliquant qu'il s'agit de mondes bien différents). Ainsi, le discours identitaire semble fonder l'authenticité sur la séparation, avec comme une 'amnésie' des Dolomites. Lorsqu'il y a de rares comparaisons, elles jouent sur le registre idem-alter :

" ambiance un brin dolomitique "ou au contraire " ces circuits n'ont pas l'ampleur de leurs cousines italiennes ".

- Le deuxième constat est que les viaferrata ne se légitiment pas vraiment par rapport à l'histoire de l'Alpinisme (caractérisée par un certain élitisme, l'amertume de ces " conquérants de l'inutile "...) mais par rapport à une certaine histoire de l'aménagement de la montagne. En effet, la montagne porte à tout niveau (physique, symbolique...) les traces des modifications, façonnements et transformations dus à la présence humaine. La via ferrata renvoie donc à ce rapport de l'homme à des éléments naturels hostiles, à sa relation à l'environnement. Elle est un aménagement durable, lourd (même s'il reste 'objectivement' peu voyant), topographié et diffusé (mis en valeur) qui va modifier la perception d'un lieu. Aménagement d'un territoire rime ici avec évolution des mentalités, éclatement des pratiques (phénomène caractéristique de l'évolution de la 'consommation' de loisirs en montagne de l'*Homo Montivagus*) et gestion multipolistique (professionnels, politiques...) de l'espace vertical. Vue sous cet angle, la via ferrata peut être étudiée en tant qu'aboutissement d'un jeu social et d'enjeu territorial.
- Le troisième constat concerne la conception implicite de la montagne que l'on retrouve dans la pratique de la via ferrata. Derrière l'idée d'une montagne hostile à la présence de l'homme (dont il peut " maîtriser les colères, comme un milieu propice à un investissement "pour citer E.Decamp), on retrouve une autre conception : celle de la Montagne bienfaitrice, comme trésor que l'on peut (doit ?) partager, accessible à tous. Comme l'écrit Reinold Messner dans " *Alpi Orientali-le via ferrata* " : " *Le soir du ciel couchant rougeoit tout autant pour l'alpiniste moyen, l'eau limpide de la source vient de même rafraîchir son gosier, les pins bruissent de la même façon pour tous ceux qui redescendent dans la vallée, le sixième degré (difficulté en escalade) est ici superflu, les montagnes sont justes, elles raccrochent pas leur beauté selon la classe ou la difficulté d'après la renommée ou la façon, elles donnent à chacun autant que celui-ci leur apporte, elles peuvent être alors plus larges pour le randonneur que pour l'auteur d'une directissime.* "

Il apparaît donc que ces " viaferrata nouvelles générations " sont le véhicule d'une certaine éthique de la montagne et d'une certaine intervention de l'homme sur son environnement (entre 'artificialisation' de l'escalade et culture prométhéenne élaborée à partir de la volonté de devenir maître et possesseur de la nature).

A travers les viaferrata, on peut constater que la montagne est un champs de conflits entre pratiquants, professionnels...autour de conceptions différentes d'un espace, de différentes modalités de son appropriation (matérielle, symbolique), d'une volonté d'usage exclusif... Ces agitations et ces polémiques autour de l'équipement de paroi sont loin d'être nouvelles : Ph.Bourdeau cite Emile Morel-Couprie fustigeant le CAF (Club Alpin Français) en 1909 " *atteint de câblomanie et les barbouilleurs de minium [qui] veulent asservir la montagne encore libre* ". Je ne ferai ici qu'évoquer cet aspect (qui mériterait à lui seul bien des développements, que ce soit autour des représentations de la montagne implicites, de la transformation de l'espace montagnard en un champs d'investissement dont s'emparent politiques, promoteurs...) qui a fait déjà couler beaucoup d'encre. Il conviendra juste de savoir que scandales, accrochages et contradictions font partie de l'histoire de la discipline, de même que confrontations et concertations leurs font suite.

Nous allons maintenant essayer déchiffrer et dessiner la 'constellation' que forment les significations dont peut être revêtue cette activité.

(...)

LA VIA FERRATA COMME EXPLORATION

" Une attraction inédite "

La via ferrata, investissant la montagne, offre l'entrée dans un monde original. " *Grâce aux drôles de sentiers verticaux* ", " *la montagne se découvre différente, intime* "Objet de désir, elle " *offre au promeneur de fantastiques points de vue* ",des " *jours intenses* " permettent de " *vivre ce que l'on n'osait pas imaginer* ".Les via ferrata c'est donc l'opportunité d'accéder à des perspectives originales, inatteignables autrement. L'espace montagnard se métamorphoserait en une nouvelle vision " *offrant des plaisirs nouveaux* ".

Ludique, sportive, l'activité est dite et répétée sur un mode acrobatique (qui relève d'une virtuosité, factice ou périlleuse). Le texte cherche à éblouir par des procédés extraordinaires. Empruntant à la rhétorique publicitaire, les textes martèlent la possibilité de vivre un temps hors du commun ('paradoxalement' peut être, à tout le monde). On se rend compte que s'il est facile d'entrer dans le cercle des pratiquants (élus ?), celui qui n'a jamais franchi le pas (pourtant si aisé) reste considéré négativement (*le vulgum pecus*) : les viaferrata seraient voie d'accès à un nouveau statut symbolique.

" partout le vide "

Mais au fait qui est *cenéophyte* (à qui est offert une forme de distinction) dont la présence fait figure de leitmotiv au fil des pages ? Il est défini ainsi dans un des articles *"celui qui n'a jamais quitté le plancher des vaches"*. Il se joue autour de cette " arrachement " à l'attraction terrestre un point majeur des via ferrata. R. Caillois dans sa classification des jeux définit l'*lilix* comme l'ensemble des " activités qui reposent sur la poursuite du vertige et qui consistent en une tentative de détruire pour un instant la stabilité de la perception et à infliger à la conscience lucide une sorte de panique voluptueuse".

La via ferrata permet alors une exploration à l'intérieur de soi. Par certains aspects, on pourrait la rapprocher de l'aventure intérieure de *"l'acte sportif réduit à la maîtrise de soi"* comme peut l'être le saut à l'élastique. Mode organisé du vertige, sous une forme ludique, elle permet de pousser l'émotion à son terme. C'est aussi l'exploration d'une nouvelle relation intense au monde (le vide c'est ce qui ne contient aucun objet sensible) : le ferratiste quitte le sol, brouille les repères, crée un désordre provisoire. *"Le parcours très aérien offre l'opportunité d'apprivoiser le vide", " la contemplation de grandes pentes fuyantes."*

Le texte s'engage parfois dans une dialectique peur-jouissance s'exprimant dans une rhétorique de l'hédonisme empruntant même des métaphores à la toxicomanie (recherche de sensations, qui décuple le sens et l'émotion) : *" goûter des plaisirs nouveaux ", " la griserie des grandes parois ", " s'enivrer du vertige des grandes voies ", " initiation au shoot et à l'ambiance des héros ", " spectacle hallucinant "...* Ingrédients majeurs de la discipline, le vide et le vertige sont omniprésents dans les images.

Les photographies sont nombreuses (parfois plus d'une quinzaine pour un seul article), souvent de grandes tailles (pleine ou double page, couverture...) et fortement mises en avant. Rien n'est laissé au hasard, elles sont le produit d'une élaboration complexe. L'œil du photographe n'a rien d'objectif.

Plus que se donner à lire (et énoncer), la via ferrata se donne à voir : on est loin de l'imagerie de l'escalade où les grimpeurs s'affichent au premier plan, *" figés dans des positions nouvelles (grand écart, suspension par les mains...)"*, où le corps attentionné se dévoile longiligne, musclé, érotisé...et *" où la montagne est reléguée en toile de fond "*. Le geste créatif et souple y est presque celui du danseur. Ici au contraire, on est pudique et sobre : tee-shirt ou pull, pantalon ou short la tenue est décontractée et familiale. Le casque camoufle en partie le visage : les ferratistes pourraient être n'importe qui. Les expressions oscillent dans un grand registre entre figures extatiques, sourires crispés, moues de concentration et grimaces de peur, il y en a pour tout le monde. Le paysage est primordial, complètement réinjecté dans le cadre. Ce qui fait sens dans ces retrouvailles entre l'être humain et l'environnement, c'est la mise en perspective du grimpeur et du " gaz ".

Tous les procédés renversants sont utilisés : plongée, contre plongée, arêtes découpées et aériennes, passages surplombants figés à la renverse. Lorsque les prises de vue sont lointaines, c'est pour mettre en évidence que les hommes (petites fourmis) ne sont pas à leur place. L'image n'est pas vraiment au service des pics, du rocher, mais plutôt à la gloire du vertige (elle emprunte parfois au registre du parc d'attraction). Ici, le corps ne semble pas être un adversaire que l'on met à l'épreuve (ce n'est pas une activité valorisée par la résistance), ni un partenaire que l'on forge par sa pratique. Complètement immergé, il est en fait le réceptacle des sensations, il devient l'interface qui laisse ce monde nouveau pénétrer en soi.

" flottement dans le regard "

" souvenir dans les bras "

" digérez la vire "

" avalez la vire "

Reprenant J.O. Majastre (Colloque sur le métier de guide, 1972), je m'interrogerai : le ferratiste a-t-il rendez vous avec la montagne à travers lui ou a-t-il rendez vous avec lui-même à travers la montagne ?

" Vivre, il n'y a là aucun bonheur. Vivre : porter de par le monde son moi douloureux. Mais être, être est bonheur. "Ainsi est l'appel au vertige extatique des chercheurs de sensations. Quitter le sol, se lancer hors de ses repères, ce serait sombrer dans la jubilation de l'instant intense.

(...)

LA VIA FERRATA COMME UNE ACTIVITE A RISQUE OU " LE GRAND FRISSON"

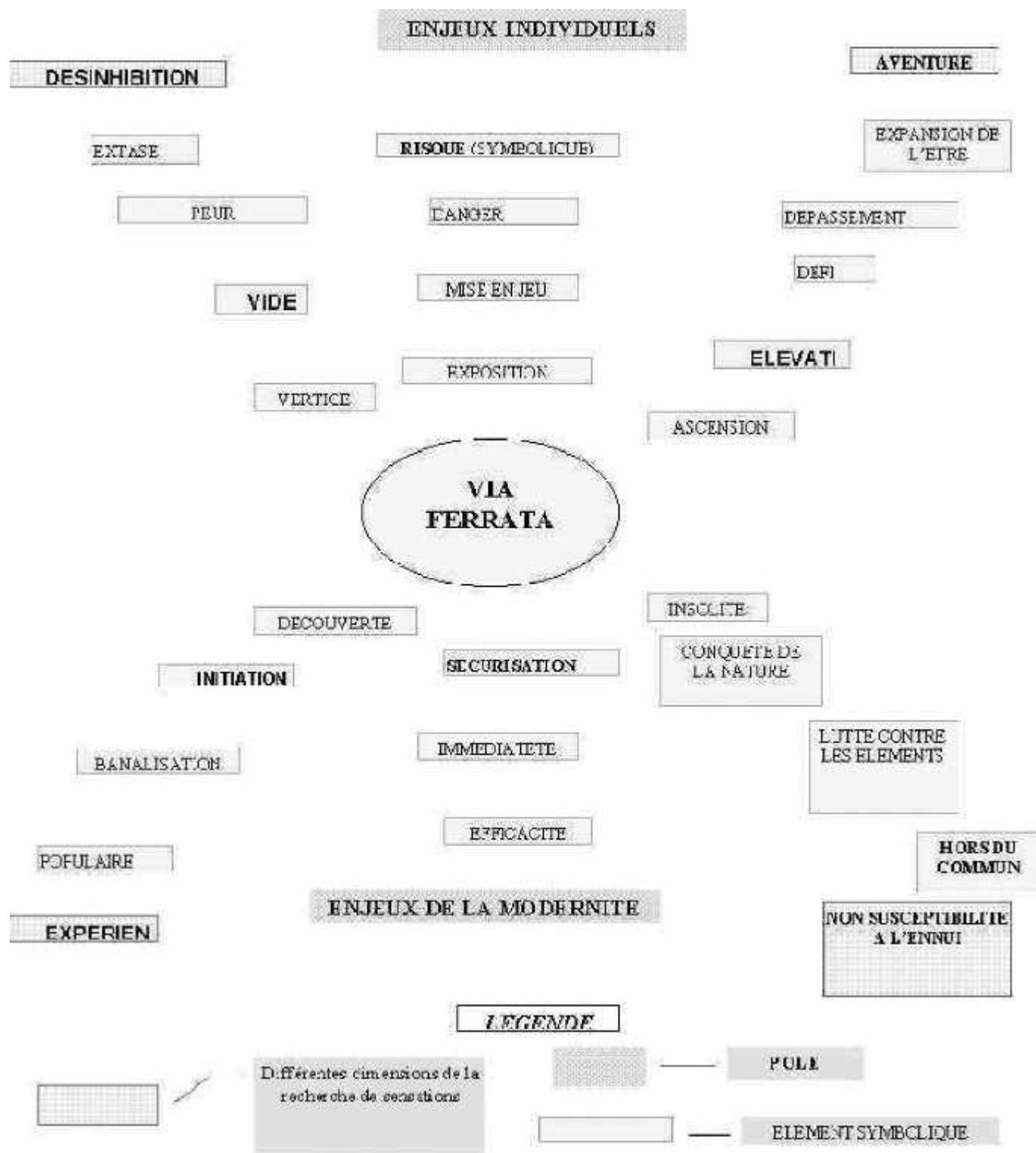
Au delà d'un jeu (activité légère, sans gravité visant au plaisir et à la distraction), la via ferrata est un défi : *" jouer à se faire peur "*. La prise de risque est une notion essentielle pour comprendre ce qui est mis en jeu à travers cette grimpe aseptisée. Elle s'inscrit à ce titre au sein d'un champ sportif (alpinisme, parapente,

canyoning...) où le risque occupe une place centrale.

Si le risque est dédramatisé (par soneuphémisation et la sécurisation) en via ferrata, il en reste une composante symbolique majeure. Ce champ lexical s'égrène au fil des pages : "angoisse", "terrorisés", "trembler", "stress", "impressionné", "terrifiant". Pour D. Le Breton, une pratique à risque implique une incertitude relative, la confrontation à un danger (perçu plutôt comme imaginaire dans le cas de la via ferrata) mettant en jeu l'intégrité physique de l'acteur. Il ne faut pas ici oublier de rappeler que c'est le risque librement choisi qui est connoté positivement : on va donc "s'engager", "s'exposer", "s'accrocher audacieusement"... On part se confronter au vide, à l'imprévu de l'environnement, à la défaillance personnelle ("se vider de fatigue") pour y gagner en émotion. La proximité du danger (même symbolique) majore le sentiment de plaisir ressenti, tout prend une importance, une force décisive. "Les activités reposant sur le goût du vertige impliquent toujours de quelques façons un jeu métaphorique avec la mort". L'existence devient digne de valeur parce qu'on peut la perdre (vision bien marquée par notre libéralisme : ce qui donne le prix de quelque chose, c'est sa rareté). Cette "ordalie", c'est confier sa vie à l'incertitude de l'épreuve. Cette confrontation au danger permet une réappropriation du corps et de l'identité. On transgresse là (symboliquement) un interdit majeur de notre société : mettre sa vie en danger. On pourra remarquer qu'avec ambiguïté, c'est la société qui va vendre au pratiquant sa fuite, son risque.

Le ? ferratiste? peut chercher une limite de fait pour trouver une limite de sens *le goût de flirter avec le danger, même si on le fait avec prudence, émerge sur le fond d'une société crispée sur une volonté de sécurité*, se justifiant "sur le manque de stimulation pesant sur des existences surprotégées". Tous ces points n'ont pas forcément besoin d'être conscients pour faire sens, mais ils nouent et dénouent quelques uns des ingrédients principaux de la via ? ferrata

TABLEAU DES " ?INGREDIENTS? " SYMBOLIQU



COMMENTAIRE DU TABLEAU

Le tableau peut être lu à un premier niveau comme une mise en forme d'un certain nombre d'éléments jugés caractéristiques de ce qui peut être mis en jeu à travers la via ferrata pour fonder ce que pourrait appeler son imaginaire. Plus on s'éloigne, plus on rentre dans l'abstraction, dans l'implicite.

A un deuxième niveau, il peut être lu en mettant en rapport plusieurs éléments. Non pas de manière binaire, par de simples jeu d'opposition, mais au contraire par raisonnement et résonance, un élément prenant son sens parce que renvoyé à un autre signifiant.

Exemple : La notion de RISQUE ne doit pas être simplement vue comme opposée à l'élément ? SECURISATION? (ce qui pourrait être induit par la présentation verticale). Une fois mis en rapport l'un avec l'autre, la relation peut être lue :

- du haut vers le bas en terme d'accessibilité, en tant que porte ouverte sur le danger.
- du bas vers le haut en terme d'euphémisation? du danger, de son effacement

Les cadres blancs représentant les 4 dimensions de la recherche de sensation sont basés sur les travaux de D. Le Breton in Sociologie du risque (p.56), caractéristiques que l'on retrouve fortement dans la via ferrata?

- poursuite d'aventure
- poursuite d'expériences

- quête de la ? désinhibitio
- non-susceptibilité à l'ennui